

**Margot Giacinti**  
**LE COMMUN DES MORTELLES – FAIRE FACE AU FÉMINICIDE**  
**Paris, Éditions Divergences, 2025, 201 p.**

Éléonore Paré  
Université d'Ottawa et Université de Picardie Jules Verne

Depuis le début de l'année 2025, au moins cinquante féminicides ont été recensés en France, uniquement ceux perpétrés par des compagnons ou ex-compagnons (Collectif Féminicides, 21 juillet 2025). Selon ONU Femmes, une femme est tuée toutes les dix minutes dans le monde. Ces chiffres, constants et implacables, rappellent l'urgence de penser le féminicide comme un phénomène structurel. Dans *Le commun des mortelles – Faire face au féminicide*, la politologue Margot Giacinti s'y attelle en choisissant d'ouvrir non pas par des statistiques, mais par le récit froid d'un meurtre commis en 1791<sup>1</sup>. Ce décalage volontaire souligne la banalité historique du crime : il aurait pu avoir lieu hier, et c'est précisément la continuité de la violence de genre que l'autrice choisit comme entrée en matière de cet ouvrage sur le féminicide.

L'ouvrage est structuré en deux parties. La première, « Les féministes face au féminicide », retrace l'émergence de la notion depuis la première évocation du terme en 1645 jusqu'à sa théorisation dans les années 1970 lors d'une série de conférences féministes, en passant par la publication de l'ouvrage *Femicide: the Politics of Women Killing* de Jill Radford et Diana E.H. Russell en 1992. Cette mise en perspective historique illustre la continuité d'un travail féministe alliant militantes, journalistes et chercheuses, jusqu'aux actions visibles (manifestations, collages, etc.) de collectifs comme *Insomnia Riot* ou *Féminicides par compagnons ou ex* qui s'imposent aujourd'hui comme le fer de lance de la lutte politique contre les féminicides à travers le monde. Cette partie constitue une charpente théorique et sociologique indispensable : le féminicide est bel et bien un « fait social structurel » dont les cas étudiés ensuite sont la preuve tangible. Une des principales forces du livre se trouve d'ailleurs dans le fil d'Ariane déployé entre ces deux

---

<sup>1</sup> Le meurtre d'une dénommée « Madame Grandjon » dans la région du Rhône.

parties, soit la parole des femmes qui ont théorisé le féminicide, autant que celle des femmes qui en ont sont mortes.

La deuxième partie, consacrée à l'analyse de féminicides – « Les femmes face au féminicide » –, repose sur une riche historiographie. Giacinti mobilise de longs extraits de journaux afin de montrer le rôle du traitement médiatique dans la banalisation ou l'occultation de ces crimes, tous commis en France. Elle réussit surtout à restituer les vies vécues par les femmes assassinées, donnant chair à leur existence et rappelant l'importance de restituer les voix « de celles qui n'en ont plus ». En cela, le livre déploie une puissance narrative et éthique rare.

Certes, la portée analytique de l'ouvrage est un peu limitée par le manque de diversité dans les voix mises de l'avant, surtout dans le cadre théorique. Giacinti mentionne l'ouvrage de Rachida Brahim, *La race tue deux fois. Une histoire des crimes racistes en France* (Paris, Syllepse, 2020), mais ne mobilise ni les travaux de féministes noires comme bell hooks, Moya Bailey ou Patricia Hill Collins, qui ont pourtant fait beaucoup pour relier la violence de genre mortifère à la violence raciste, ni ceux portant sur la convergence entre violence de genre et violence coloniale. L'apport « capital » des féministes de l'Amérique du Sud dans la théorisation du féminicide est noté, sans toutefois se refléter dans les cas choisis, et les meurtres de femmes autochtones en Amérique du Nord ou en Australie restent en marge. L'absence d'analyse intersectionnelle – qu'il s'agisse de race, d'orientation sexuelle ou d'identité de genre – est en soi notable, surtout lorsqu'on sait que le féminicide transcende tous les déterminants sociaux. Il convient toutefois de dire que cette limite s'explique en partie par la méthodologie adoptée : l'analyse de discours médiatiques des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, qui invisibilisaient massivement les femmes racisées et celles issues des minorités de genre. Malgré cela, Giacinti livre une définition claire du féminicide: un « crime annoncé », précédé de violences multiples (sexuelles, matérielles, psychologiques, physiques), souvent banalisées parce que reléguées à la sphère privée. Ces meurtres ne sont pas des drames isolés mais le point culminant d'un continuum de domination. Le fait que les menaces soient presque systématiquement présentes avant le passage à l'acte confirme la nature *évitable* des féminicides. Cette idée, centrale dans l'analyse de Giacinti, constitue sans doute l'une de ses contributions théoriques majeures :

ces crimes ne sont pas une fatalité, mais l'aboutissement d'un système patriarcal tolérant l'inacceptable.

L'autrice évite pourtant de sombrer dans le simple constat de vulnérabilité. En effet, l'avant-dernier chapitre met en lumière les multiples formes de résistance – visibles ou invisibles, individuelles ou collectives – qui jalonnent l'histoire des féminicides. Même dans les cas les plus tragiques, comme les suicides forcés par la violence conjugale, Giacinti dégage une agentivité des victimes, trop souvent effacée. Ce regard sensible et lucide sur le vécu de la violence de genre mortifère est sans conteste un hommage à toutes celles qui ne sont plus là pour se raconter.

\*\*\*

La lecture du *Commun des mortelles* évoque au détour de chaque page le souvenir de féminicides récents, proches ou loin de nous. Le meurtre de Romane Bonnier à Montréal en avril 2021 illustre la triste pertinence du concept. Son ex-compagnon, François Pelletier, l'a tuée en plein jour, sous l'œil des passants et de caméras de surveillance. Le procès ayant eu lieu en juillet 2025, rapide et sans équivoque, a établi que Pelletier agissait par colère narcissique après la rupture. Tout dans ce cas – la possessivité, la jalousie, l'intention déclarée de tuer – correspond aux dynamiques décrites par Giacinti. Si ce féminicide est incontestable aux yeux du droit, c'est entre autres parce qu'il fut spectaculaire et froidement avoué, alors que d'autres féminicides demeurent invisibilisés : suicides forcés, meurtres de femmes racisées, de travailleuses du sexe ou de femmes trans, souvent relégués au rang de « faits divers » et rarement élucidés. L'apport de Giacinti est alors d'offrir un cadre théorique qui permet d'analyser autant les cas spectaculaires que ceux qui restent dans l'ombre. En restituant à la fois la généalogie théorique du féminicide et les vies volées des victimes, *Le commun des mortelles* parvient à articuler mémoire, analyse et résistance. Ses forces résident dans sa clarté conceptuelle et sa capacité à incarner l'expérience des femmes, refusant l'abstraction froide. Giacinti rappelle avec force une évidence trop souvent occultée : le féminicide n'est jamais un accident, mais un crime structurel, annoncé et donc évitable. En cela, son livre constitue une contribution précieuse pour comprendre et combattre cette violence systémique.